

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'ILLUSTRE COMÉDIEN

DESFONTAINES, NICOLAS-MARC

Tragédie — 1645

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

GENEST	56 répliques
DIACLÉTIAN	50 répliques
PAMPHILIE	39 répliques
ARISTIDE	27 répliques
ANTHENOR	22 répliques
RUTILE	21 répliques
AQUILLIN	16 répliques
LUCIANE	16 répliques
UN GARDE	1 répliques

Personnages muets & suite : DEUX GARDES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	19
ACTE III	35
ACTE IV	50
ACTE V	67

ACTE I

SCÈNE I

Dioclétien, Aquillin, Rutile, et deux Gardes.

AQUILLIN

Ta puissance, César, est enfin sans seconde.
Rome en te couronnant te soumet tout le monde,
Et rend en même temps ton sort si glorieux,
Que tu ne connais plus de rivaux que les Dieux :
Comme eux tu peux tout perdre, et comme eux tout absoudre, 5
Tes aigles ici bas sont armés d'une foudre,
Qu'au gré de tes désirs tu peux mettre en tes mains,
Et comme Jupiter en punit les humains :
Vous commandez tous deux avec même avantage,
S'il règne dans le Ciel, la terre est ton partage, 10
Et si cent déités en révèrent les lois,
Tu vois quand il te plaît à tes pieds mille Rois,
Dont le pouvoir défère à ta grandeur suprême,
Et se change en respect devant ton diadème.
Les perses sont défaits, Carinus est soumis, 15
Hormis quelques chrétiens tu n'as plus d'ennemis,
Et cette secte impie alors qu'elle conspire,
Ne s'attaque qu'aux Dieux et non à ton Empire.

UDIOCLÉTIAN

C'est en vain Aquillin que tu penses flatter
Un mal que cet Empire a lieu de redouter, 20
Puis qu'en choquant les Dieux protecteurs des couronnes,
Il sape de l'État les plus fermes colonnes :
Je suis grand, il est vrai, tout fléchit sous mes lois,
Et parmi mes sujets je puis compter des Rois,
Mais si dans Rome même une secte me brave, 25
C'est paraître Empereur, et souffrir en esclave ;
C'est tenant asservi le reste des humains,
Au milieu de ma Cour avoir des souverains.
Leur projet me dis-tu ne tend pas à l'Empire,
Ils n'en veulent qu'aux Dieux, quel mal peut être pire ? 30
Et pourquoi penses-tu que ces audacieux,
Considèrent les Rois s'ils méprisent les Dieux ?
Non, non, ce mal est grand dès qu'il commence à naître
Il le faut étouffer pour l'empêcher de croître,
Et venger par l'effet de nos justes arrêts 35
De la Terre et des Cieux les communs intérêts.

RUTILE

Suspends un peu, Seigneur, un décret si sévère,
Donne quelque relâche à ta juste colère,
Épargne Rome enfin, et par d'autres moyens
Au respect de tes lois range ses citoyens : 40
Tes bourreaux ont sur eux assez fait de carnages
Les gênes ont assez exercé leurs courages,
Et jusqu'ici tes yeux (équitable Empereur)
N'ont déjà que trop vu de spectacles d'horreur :
Ce n'est pas que je sois du parti des rebelles, 45
J'ai trop d'aversion pour les sectes nouvelles,
Comme toi je condamne, et je hais les Chrétiens,

Tes désirs sont mes vœux et mes dieux sont les tiens,
 Mais comme les erreurs de cette troupe infâme
 Sont enfin des défauts qui s'attachent à l'âme, 50
 Je trouve que l'on fait d'inutiles efforts
 Pour guérir les esprits d'en affliger les corps,
 Cette supérieure et plus noble partie
 Par des effets si bas n'est point assujettie
 Elle brave ses fers, et rit de sa prison, 55
 Pour suivre seulement les lois de la raison :
 Elle seule la dompte, elle seule est sa Reine,
 Et sur elle, elle seule agit en souveraine ;
 Pour ranger les Chrétiens aux termes du devoir
 Une fois, ô César, sers toi de son pouvoir : 60
 Fais agir la raison, laisse agir les exemples,
 Tâche par la douceur de les mener aux Temples,
 Et sans plus les forcer, donne-leur le loisir
 D'examiner un peu ce qu'ils doivent choisir.
 L'aspect de tes bourreaux rend leur âme interdite, 65
 Le fer les effarouche, et le sang les irrite,
 Au lieu que ta bonté peut remettre leurs sens
 Et faire offrir aux Dieux des vœux et de l'encens.

DIOCLÉTIAN

Rutile, ton conseil promet de belles choses :
 Mais fais voir les effets de ce que tu proposes, 70
 Et puisque les tourments ont si peu réussi,
 Tente ce beau moyen dont tu parles ici,
 Je commets à tes soins cette affaire importante,
 Ton esprit est adroit, et ta langue éloquente,
 Tu n'auras pas fait peu si calmant ma fureur 75
 Tu peux par tes raisons vaincre aussi leur erreur.

AQUILLIN

L'espoir en est fort beau, mais l'effet difficile.

RUTILE

Il est vrai que l'effort en peut être inutile,
Et je ne voudrais pas répondre absolument
Qu'il ait selon nos vœux un bel événement : 80
Mais on peut sans hasard éprouver cette voie,
Et ce fidèle avis que le ciel vous envoie
Pour calmer doucement les esprits furieux,
Et les ranger après au service des Dieux. 85
Ces arbitres prudents des affaires du monde,
Bien qu'ils soient tout-puissants, veulent qu'on les seconde,
Et se servent souvent des objets moins parfaits
Pour produire ici bas d'admirables effets.
Sache donc, ô César, quelle est mon entreprise,
Tu la croiras d'abord digne qu'on la méprise, 90
Mais si ta Majesté la pèse mûrement,
Elle en verra l'adresse avec étonnement.

DIACLÉTIAN

Quel peut être ce rare et nouveau stratagème
Dont tu veux te servir ?

RUTILE

Tu le verras toi-même. 95
Et pourvu qu'à mes soins tu veuilles consentir,
Je pourrai m'acquitter et te bien divertir.

UDIOCLÉTIAN

Que faut-il pour dompter ces coeurs opiniâtres ?

RUTILE

Changer les échafauds en superbes Théâtres,
Et là, leur faire voir dans la dérision 100
L'erreur et les abus de leur Religion,
Tu sais combien, Genest, cet Illustre Comique
A de grâce et d'adresse en tout ce qu'il pratique,
Et qu'au gré de sa voix, et de ses actions,
Il peut comme il lui plaît changer nos passions, 105
Égayer nos esprits, les rendre solitaires,
Amoureux, méprisants, pitoyables, colères,
Et par un souverain et merveilleux pouvoir
Imprimer en nos coeurs tout ce qu'il nous fait voir,
Commande lui, Seigneur, d'exposer sur la scène 110
Les superstitions d'une troupe peu saine
Qui se nourrit d'espoir, et pour de faux appas,
Quitte l'heur qui la suit et qui lui tend les bras,
Si tu doutes encor des traits de ta science
Tu peux dans ton Palais en faire expérience, 115
Et par un coup d'essai de cet art merveilleux
En toi-même éprouver ce qu'il pourra sur eux.

UDIOCLÉTIAN

Je le veux. Aquillin, faites qu'on me l'amène,
Dépêchez.

AQUILLIN

J'obéis. 120

RUTILE

Sans qu'il ait cette peine
Ce Garde que voilà le peut faire avancer.

DIOCLÉTIAN

Est-il là ?

RUTILE

Oui, Seigneur, je le viens de laisser
Avec ses compagnons dans la salle prochaine
Où depuis quelque temps je crois qu'il se promène
Attendant les moyens et la commodité
De se venir offrir à votre Majesté.

125

DIOCLÉTIAN

Qu'il entre.

AQUILLIN

Garde, allez.

130

RUTILE

Cette Troupe est fort belle,
Et de plus, pour vous plaire elle a beaucoup de zèle.

UN GARDE

Le voilà.

DIOCLÉTIAN

Qu'il avance.

SCÈNE II

Genest, Pamphilie, Luciane, Anthenor, Aristide, Dioclétian, Aquillin, Rutile, un Garde.

GENEST

Invincible Empereur, 135
Puisque ta Majesté nous accorde l'honneur,
De donner quelquefois aux ébats du Théâtre
Cette présence Auguste et que Rome idolâtre,
Souffre aujourd'hui, Seigneur, que j'expose à tes yeux,
Quelques faibles crayons de tes faits glorieux, 140
Et que par le récit de tes hautes merveilles
Du peuple et de ta Cour nous charmions les oreilles.
Je ne puis, ô César, t'offrir rien de plus beau,
Qu'en faisant de toi-même un Illustre tableau,
Sans que j'aie recours aux communes Histoires, 145
Permits moi de parler de tes belles Victoires,
Et d'apprendre aux Romains par tes rares exploits,
Combien ils sont heureux de vivre sous tes lois :
Permits moi d'étaler tes qualités diverses,
Tant de fameux lauriers emportés sur les Perses, 150
Les Barbares défaits, Carinus surmonté,
Et tout le monde enfin, ou soumis, ou dompté,
Dans un si noble emploi me rendant admirable,
Je te rendrai, Seigneur, à chacun adorable,
Même à tes envieux tu paraîtras parfait. 155

UDIOCLÉTIAN

Non, Ami, de ton art, je veux un autre effet,
La Renommée ici parle assez de ma gloire,
Et Rome de mes faits ne perd point la mémoire,
Rutile vous dira quelle est ma volonté.
Donnez ordre, Aquillin, que tout soit apprêté,
Qu'il ne leur manque rien.

160

SCÈNE III

Rutile, Genest, Pamphilie, Luciane, Anthenor, Aristide.

RUTILE

Si vous désirez plaire,
Apprenez, mes amis, ce que vous devez faire,
César est ennemi de ces lâches mortels,
Qui refusent l'encens qu'on doit à nos autels,
Et d'un nouveau Prophète approuvant l'imposture
L'adorent comme auteur de toute la nature.
Faites voir leurs abus, découvrez leur erreur,
Rendez-les des humains et la honte, et l'horreur,
Moquez-vous de leur foi, riez de leurs mystères,
Des superstitions de leurs règles austères,
Et des appas trompeurs de tant d'illusions
Qui séduisent leurs sens et leurs opinions.
Rendez-les en un mot de tout point ridicules :
Mais d'ailleurs exaltez Jupiter, nos Hercules,
Nos Mars, nos Apollons, et tous les autres Dieux
Qu'ont ici de tout temps adoré nos aïeux.
Je ne vous puis donner de conseil plus utile.

165

170

175

GENEST

Ni prescrire d'emploi qui nous soit plus facile,
 Ces Rebelles, des Dieux et des hommes haïs, 180
 M'ont fait abandonner mon Père, et mon Pays,
 Où ne pouvant souffrir leurs coupables maximes
 Je me suis par ma fuite affranchi de leurs crimes
 De sorte que contre eux justement animé,
 Je ferai voir l'abus dont ce peuple est charmé : 185
 Et que le vain espoir qui le flatte et le lie
 N'est rien qu'une chimère, un songe, une folie,
 Qui s'étant emparés de ces faibles esprits
 Les rend de l'univers la fable et le mépris.
 Est-il rien de plaisant comme l'erreur extrême 190
 D'un mystère nouveau qu'ils appellent Baptême,
 Où de trois gouttes d'eau légèrement lavés,
 Ils se pensent déjà dans les cieux élevés ?
 Certes on ne peut trop admirer leurs manies
 De croire que deux mots, et des cérémonies 195
 Puissent en un moment les rendre glorieux,
 Au point que d'aspirer au partage des Cieux.
 C'est par cette action si digne de risée,
 Et des meilleurs esprits de tout temps méprisée
 Que je veux commencer les divertissements, 200
 Que l'Empereur attend de nos raisonnements,
 Nous ne saurions choisir de plus belle matière.
 C'est là que me donnant une libre carrière,
 Je mettrai les Chrétiens en un si mauvais point
 Qu'ils seront insensés s'ils ne se changent point. 205
 Ces moyens, quoique doux, peuvent plus que les gênes,
 Et la honte souvent fait bien plus que les peines.

RUTILE

C'est ce qu'à l'Empereur j'ai pu faire espérer,
Ne perdez point de temps, allez vous préparer,
Et tâchez de remplir une si belle attente.

210

GENEST

Nous rendrons sur ce point sa Majesté contente.

RUTILE

Si César est content, vous le serez aussi.

GENEST

Nous pouvons sans sortir nous concerter ici,
Et sans qu'il soit besoin d'apprêts ni de théâtre,
Ici même César de notre art idolâtre
Peut voir nos actions avec tant de plaisirs
Qu'ils passeront l'espoir et vaincront ses désirs.

215

RUTILE

Le permettent les Dieux ! Mais adieu, je vous laisse.

GENEST

Dans deux heures au plus vous verrez notre adresse.

SCÈNE IV

Genest, Pamphilie, Luciane, Anthenor, Aristide.

GENEST

Amis, c'est à ce coup qu'il faut que nos esprits
220
Devant un Empereur se disputent le prix,
Et que chacun de nous amoureux de la gloire
Tâche sur son Rival d'emporter la victoire.
Cet emploi glorieux peut changer notre sort,
225
Combattons ses rigueurs par un illustre effort,
Et par une action qui ne soit pas commune
Acquérons pour amis César, et la Fortune.
Ce bonheur aujourd'hui ne dépend pas de nous,
Vous savez comme moi ce qu'on attend de vous,
230
Et sans beaucoup rêver il nous sera facile
De réduire en effets les avis de Rutile.

ANTHENOR

Mais quelle Histoire enfin peut servir de sujet
Et propre et convenable à ce rare projet ?

ARISTIDE

Celle d'Ardaléon, ou celle de Porphyre,
235
Qui tous deux bien aimés des maîtres de l'Empire,
Furent par les Chrétiens tellement abusez
Qu'ils suivirent des vœux qu'ils avaient méprisés,
Et par une folie à nulle autre seconde
Se rendirent l'opprobre et la fable du monde.

LUCIANE

Tous deux ont exercé notre profession.
240

PAMPHILIE

Et le baptême fut la première action
Qui flattant de ces fous la ridicule envie
Leur fit perdre à tous deux et les biens et la vie.

GENEST

Des principes pareils ont souvent chez les grands
Produit à leurs auteurs des succès différents, 245
Nous pouvons profiter ici de leur exemple,
Et les suivre au Théâtre, et non pas dans le Temple
Où leur aveuglement leur fit trouver dans l'eau,
Le funeste poison qui les mit au tombeau.
Mais sans chercher si loin le secours d'une Histoire 250
Qui nous pourrait charger l'esprit et la mémoire :
Nous pouvons rencontrer dans notre propre sort,
De quoi plaire à César qui nous prisera fort
Si par un trait adroit et de haute industrie,
Il sait que nous aurons quitté notre Patrie, 255
Nos parents et nos biens pour venir en ces lieux,
Loin de ses ennemis rendre hommage à ses dieux.
Voici donc quel sera l'ordre de ce mystère,
Il faudra qu'Anthenor représente mon Père :
Et que par un flatteur, quoique faux entretien, 260
Il feigne qu'il me veut aussi rendre Chrétien.
Ma soeur qui me portait à cette loi profane
Avait, vous le savez, de l'air de Luciane,
Qui saura je m'assure en cette occasion,
Imiter son humeur et son affection. 265
Aristide d'ailleurs pour vaincre sa folie,
Se dira parmi nous frère de Pamphilie,
Et me conjurera par l'éclat de ses yeux,
De ne la point trahir, aussi bien que nos Dieux.

Voilà sur ce sujet tout ce qui vous regarde,
Le reste. Mais que veut Aquillin, et ce Garde ?

270

SCÈNE V

Aquillin, Genest, Pamphilie, Luciane, Aristide, Anthenor, un Garde tenant des présents.

AQUILLIN

Le Ciel vous aime Amis, la fortune vous rit,
Le peuple vous admire, et César vous chérit,
Ce que je vous apporte en sont de bonnes marques,
Recevez ces présents du plus grand des Monarques,
Et croyez toutefois que ces rares bienfaits
Ne sont de ses bontés que les moindres effets.

275

GENEST

Ces magnifiques dons d'une illustre personne,
Marquent la dignité de la main qui les donne,
Et nous n'ignorons pas qu'il est en son pouvoir
De porter ses bienfaits plus loin que notre espoir,
Mais de tant de faveurs dont César nous accable,
Sa présence nous est la plus considérable,
Et le soin de lui plaire en ma profession,
Borne tous mes désirs et mon ambition.

280

285

PAMPHILIE

Il n'en est point ici qui ne parle de même,
Envers sa Majesté notre zèle est extrême,
Et tous également nous nous sentons ravir
À l'inclination qu'il a de le servir.

AQUILLIN

Tant de civilités veulent que je confesse, 290
Que notre cour n'a pas toute la politesse,
Puis qu'on la voit en vous en un point si parfait,
Que quiconque vous parle en admire l'effet.

ARISTIDE

Ha ! Seigneur, il suffit de votre bienveillance,
Sans que vous confondiez avec votre éloquence, 295
Ceux que tant de faveurs et de bienfaits reçus,
De César et de vous rendent assez confus.

LUCIANE

Oui Seigneur...

AQUILLIN

Brisons là : mes yeux et mes oreilles,
Charmés d'ouïr et voir tant de rares merveilles, 300
Font qu'insensiblement m'arrêtant en ces lieux,
Je vous dérobe un temps qui vous est précieux.
L'Empereur vous attend.

ANTHENOR

Rien plus ne nous arrête.

GENEST

Vous pouvez l'assurer que notre bande est prête, 305
Et que nous n'attendons que son commandement,
Pour lui donner ici du divertissement.

ACTE II

SCÈNE I

Dioclétian, Aquillin, Rutile, et suite.

UDIOCLÉTIAN

Rutile, nous verrons si cette haute estime,
Où tu mets nos acteurs est juste et légitime,
Et si ces grands esprits que tu tiens si parfaits, 310
Produiront sur le mien de semblables effets.
Si l'on croit tes discours, ma cour n'a point de grâce,
Que la leur aisément ne surmonte, et n'efface,
Et même l'on dirait que les perfections,
Naissent de leur parole, et de leurs actions. 315

AQUILLIN

Quelque approbation que Rutile leur donne,
Son sentiment est juste et n'a rien qui m'étonne :
Bien que quelques brutaux aient leur art à mépris,
Il n'admet point pourtant de vulgaires esprits, 320
De corps mal composés, et de qui l'apparence,
Ne puisse au moins donner quelque belle espérance.
Le Théâtre est sévère, et veut des qualités,
Qui puissent faire aux grands admirer ses beautés :
Le charme de la voix est sa moindre partie,

Si de l'intelligence elle n'est assortie, 325
Et le geste pour elle est un faible secours,
Si ce rayon divin ne règle ses discours,
Outre le jugement, l'adresse, et la mémoire,
L'assurance est aussi nécessaire à sa gloire,
Et la propreté même en son habillement, 330
N'est point pour un acteur un petit ornement.

DIACLÉTIAN

Hé bien nous en verrons bientôt l'expérience :
Faites-les commencer, et qu'on prête silence.

SCÈNE II

Luciane, Genest.

LUCIANE

Ha ! Mon frère, si rien ne vous peut émouvoir,
Considérez des pleurs. 335

GENEST

Qui seront sans pouvoir.
Ha ! C'est trop, levez vous, c'est en vain Luciane
Que l'on croit me porter à cette loi profane,
Dont un nouveau Prophète, et trop faible Docteur,
Se rendit autrefois le ridicule auteur, 340
Je ne me repais point de ces vaines chimères,
Dont il sut éblouir les esprits des nos pères,
Je sais mieux me servir des droits de ma raison :
Et parmi le nectar discerner le poison.

LUCIANE

Plût au Ciel !

345

GENEST

Vos souhaits aussi bien que vos larmes,
 Pour vaincre mon esprit sont d'inutiles armes.
 Croyez vous pour me voir de parents obsédé
 Que par de vains transports je sois persuadé ?
 Non non, mon jugement plus ferme, et plus solide,
 Ne saurait écouter un conseil si perfide,
 Pour suivre un inconnu qui fut mis aux liens,
 Et dans son triste sort abandonné des siens.

350

LUCIANE

Mais cet abandonné que votre esprit abhorre,
 Est ce Dieu tout puissant que le Ciel même adore,
 Qui comble tout de gloire à son auguste aspect,
 Et fait trembler là-haut les Anges de respect.
 Il naquit sans grandeur, sans éclat, et sans lustre ;
 Mais dans l'obscurité son berceau fut illustre,
 Puisqu'à peine il parut qu'on redouta ses lois,
 Et qu'encor tout enfant il fit trembler des Rois.
 Si des siècles passés nous croyons les plus sages,
 Des Princes d'Orient il reçut les hommages,
 Et l'astre qui guida ces Mages en ce lieu,
 Fit bien voir que c'était la demeure d'un Dieu.
 Il vécut, dites vous, ainsi qu'on le raconte,
 Dedans l'ignominie, et mourut dans la honte,
 Abandonné des siens, trahi, désavoué,
 Sur un infâme bois honteusement cloué ;
 Mais c'est par ce moyen si difficile à croire,
 Qu'il prétend sur sa honte établir votre gloire,

355

360

365

370

Et par l'unique prix de son sang précieux
Qu'il vous veut acheter le partage des Cieux.

GENEST

Que d'un trompeur espoir votre âme est possédée,
S'il n'a pour fondement que cette vaine idée ! 375
Et qu'un bonheur est faux, quand par un triste effort
La honte le produit aussi bien que la mort.
Rangez-vous du parti de ces hautes puissances
Qui donnent à nos vœux d'illustres récompenses,
Qui se font adorer en cent climats divers, 380
Et rendent nos Césars Maîtres de l'Univers.
Nous ne saurions faillir en suivant leurs exemples ;
Comme dans leurs Palais suivons-les dans les Temples,
Et puis que le destin nous a fait leurs sujets,
N'ayons pas en nos vœux de différents objets. 385
Mais changeons de discours : Anthenor qui s'avance,
Ne prendrait pas plaisir à cette conférence :
Sans doute que blessé d'un même trait que vous,
Il me vient assaillir, et seconder vos coups.

SCÈNE III

Anthenor, Genest, Luciane.

ANTHENOR

Hé bien, s'est-il rendu ce rebelle courage ? 390

LUCIANE

Aussi peu qu'un Rocher qui battu de l'orage
Méprise les assauts, et de l'onde et du vent,

Et paraît à nos yeux plus ferme que devant.

GENEST

Cette comparaison n'est pas mal assortie,
Mon coeur et le Rocher ont de la sympathie,
Car si l'un par les vents ne se peut émouvoir,
Les soupirs ont sur l'autre aussi peu de pouvoir.

395

ANTHENOR

Ha, mon fils ! si ce coeur te permets de connaître
Que celui qui te parle est l'auteur de ton être,
Fût-il cent fois plus ferme, et plus dur qu'un Rocher,
Cette obligation a droit de le toucher.

400

GENEST

Oui, je vous dois le jour, je vous dois ma naissance,
Et ce corps pour ce droit vous doit obéissance :
Mais l'esprit qui m'anime, et que je tiens des Cieux
Est un noble tribut que je ne dois qu'aux Dieux.

405

ANTHENOR

Mais à ce Dieu puissant...

GENEST

Qui n'est qu'une chimère
Qu'autrefois vous blâmiez.

ANTHENOR

Qu'à présent je révère.

GENEST

Dites plutôt un Dieu que vous avez rêvé.

410

ANTHENOR

Un Dieu par qui tout vit, et tout est conservé,
Et qui pour te donner une immortelle vie
Voulut bien qu'ici bas elle lui fût ravie.

GENEST

Pour moi ? Je désavoue un si puissant effort,
Et ne tiens pas ma vie un effet de sa mort.

415

ANTHENOR

Horrible impiété ! détestable blasphème !

GENEST

Mais qu'on peut effacer avec l'eau du Baptême.

ANTHENOR

Oui, mon fils, viens m'y suivre.

GENEST

Ha ! Ne me pressez pas.

ANTHENOR

Quoi d'un si beau sentier tu retires tes pas ?

420

GENEST

Oui, je m'en veux tirer comme d'un précipice,
Où vous avez dessein qu'avec vous je périsse.

ANTHENOR

Mais plutôt où je veux te sauver avec moi.

GENEST

Ayez soin de vous seul, et me laissez.

ANTHENOR

Pourquoi ?

425

GENEST

Parce qu'importuné de vos contes frivoles
Je me lasse d'ouïr tant de vaines paroles.

ANTHENOR

Hé bien, puis que ma voix ne te peut émouvoir,
Cessant de m'écouter, cesse aussi de me voir :
Va, Monstre, je suivrai la loi que tu me donnes,
Et t'abandonnerai comme tu m'abandonnes.

430

LUCIANE

Mon frère !

ANTHENOR

Laissez-là cet objet odieux

Implorer à loisir le secours de ses dieux :
Ils vont en un haut point élever sa fortune,
Et votre affection le choque, et l'importune.

435

SCÈNE IV

Genest, Pamphilie, Aristide.

GENEST

Cet orage, Anthenor, touche peu mes esprits,
Comme je l'attendois il ne m'a pas surpris,
Et depuis quelque temps j'ai bien pu me résoudre
En ayant vu l'éclair, d'ouïr gronder la foudre.
Mais ainsi que l'éclat du céleste flambeau
Qu'on voit après l'orage et plus clair, et plus beau,
Les divines clartés des yeux de Pamphilie
Viennent chasser l'horreur de ma mélancolie,
Et par les doux regards de ces astres d'amour
Dans mon adversité me rendre un plus beau jour.
Exemple merveilleux d'une rare constance,
Cher objet de mes vœux, et de mon espérance,
C'est de vous seule enfin qui gouvernez mon sort
Que j'attends désormais ou ma vie ou ma mort.
Tout me trahit, Madame, et tout me persécute,
Aux plus grands des malheurs le ciel m'a mis en butte,
Et leurs traits toutefois me sembleraient bien doux
S'ils me laissaient l'honneur d'être estimé de vous.
Cet espoir tient encor ma fortune en balance,
Lui seul est le secours qui reste en ma défense,
Et comme votre cœur est grand et généreux,
Je n'ose pas encor me dire malheureux.

440

445

450

455

PAMPHILIE

Quel est votre malheur, et quelle est cette crainte ?
Déjà sans les savoir j'en partage l'atteinte, 460
Et mon amour est tel que vous lui feriez tort
De le croire sujet aux caprices du sort.
Vos rares qualités, vos vœux, et votre flamme
L'ont depuis trop longtemps imprimé dans mon âme,
Et malgré vos soupçons je vous puis assurer, 465
Qu'il n'est point de malheur qui le puisse altérer.
Mais enfin dites nous quelle est votre infortune ?

GENEST

C'est une passion à mes vœux importune,
Un zèle sans raison, un désir déréglé,
Et le pouvoir enfin d'un esprit aveuglé. 470

PAMPHILIE

Un père assurément vous veut porter au change ?
Et que sous d'autres lois l'inconstance vous range ?

GENEST

Il le veut, Pamphilie, il le veut : mais apprends
Que d'injustes désirs me sont indifférents,
Et qu'avant que mon coeur consente à cette envie, 475
Mon amour à tes pieds immolera ma vie.

PAMPHILIE

Je ne souhaite pas un si funeste effet,
Et peut-être son choix est-il assez parfait
Pour porter son esprit à ces douces contraintes

Qui causent vos transports, et peut-être vos feintes.

480

GENEST

Ha ! De tous les malheurs dont je ressens les coups,
Voilà le plus sensible, et plus rude de tous !
Quoi ? Quand tout m'est fatal, lorsque tout m'abandonne,
Pamphilie elle-même aujourd'hui me soupçonne ?
Non non, madame, non, ne me soupçonnez pas,
D'avoir voulu trahir mes vœux, ni vos appas ;
Ce change malheureux que mon père m'ordonne,
Regarde nos autels, et non votre personne ;
Il ne m'empêche pas que j'adore vos yeux,
Mais il veut pour le sien que je quitte nos Dieux,
Et que suivant l'abus de son erreur extrême,
Contre mes sentiments je le suive au baptême.
Mais plutôt que je change ou d'amour, ou de loi,
Plutôt que je viole ou mes vœux, ou ma foi,
Que ces puissantes mains qui gouvernent la foudre,
D'un rouge trait de feu me réduisent en poudre.
Puissé-je être des Dieux, et des hommes l'horreur,
De tous les éléments éprouver la fureur,
Et si jusqu'à ce point mon jugement s'oublie,
Que je sois à jamais haï de Pamphilie.

485

490

495

500

ARISTIDE

Quoi, c'est là le sujet qui te trouble si fort ?
C'est là l'occasion qui cause ton transport ?
Et l'importunité d'une soeur, et d'un Père,
Est le mal qui t'afflige, et qui te désespère ?
Témoigne, cher Ami, témoigne plus de coeur,
Méprise leurs discours, et brave leur rigueur ;
C'est dedans les malheurs, et les plus grands orages,
Que se font admirer les plus fermes courages.

505

Laisse, laisse éclater ce foudre, et ces éclairs,
 Dont les traits impuissants ne frappent que les airs, 510
 Les Dieux intéressés en ces vaines menaces,
 Arrêteront bientôt le cours de tes disgrâces,
 Et quand même le sort les voudrait achever,
 Il ne t'abaisserait que pour te relever,
 Que pour rendre dans peu ton âme plus contente, 515
 Ta fortune plus haute, et bien plus éclatante,
 Et te faire avouer qu'il ne t'est rigoureux,
 Que pour te faire un jour plus grand, et plus heureux.
 Tous les jours le Soleil sort d'une couche noire,
 Et la honte est souvent un chemin à la gloire. 520
 Il est vrai que choquant un injuste pouvoir,
 Tu peux perdre tes biens, mais non pas ton espoir,
 Puis que des immortels la haute providence
 Peut donner à ta perte une ample récompense,
 Et te faire trouver loin d'un père irrité 525
 Les fruits de ton courage, et de ta piété.

GENEST

Aristide crois moi ; le soin de ma fortune,
 N'est point dans mes malheurs ce qui plus m'importune,
 Puis que comme tu dis, je puis trouver ailleurs,
 Et de plus doux espoirs, et des destins meilleurs. 530
 Mais comment penses-tu que l'amour qui me lie,
 Me permette jamais de quitter Pamphilie ?
 Peux-tu t'imaginer qu'il soit en mon pouvoir,
 L'aimant infiniment de vivre sans la voir ?
 Non, non, loin des attraits de ses grâces divines, 535
 Les plus aimables fleurs me seraient des épines,
 Je haïrais un trône, et des sceptres offerts
 Me plairaient beaucoup moins que l'honneur de mes fers.
 Mais si la cruauté d'un père inexorable,

À moi même aujourd'hui me rend méconnaissable, 540
S'il faut que je demeure en ce funeste État,
Qui m'ôte mes Amis, mes biens, et mon éclat,
(Pardonnez ce discours à ma mélancolie.)
Que deviendront nos feux aimable Pamphilie ?
Je sais que votre coeur est grand, et généreux, 545
Mais quoi, vous êtes femme, et je suis malheureux.

PAMPHILIE

Il est vrai, je suis femme, et je le tiens à gloire,
Puisqu'aujourd'hui ce nom relève ma victoire,
Et fait voir en mon sexe un esprit assez fort,
Pour vaincre mieux que vous les malices du sort, 550
Je ne redirai point ici que je vous aime,
Qu'ainsi que vos vertus mon amour est extrême,
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et vous l'ont exprimé beaucoup mieux que ma voix :
Mais de quelques rigueurs dont le sort vous accable, 555
Fussiez vous en un point encor plus déplorable,
Je vous puis assurer que ma fidélité
Sera jusqu'au tombeau sans inégalité.

GENEST

Hé ! bien, je croirai donc dans le mal qui m'afflige,
Que la nature en vous aura fait un prodige, 560
Et qu'en vous faisant naître elle aura mis au jour,
Un miracle parfait de constance, et d'amour,
Bien qu'en cette bonté dont mon âme se flatte,
Votre adresse plutôt que mon bonheur éclate,
Je veux bien toutefois pour calmer ma fureur, 565
Décevoir mon esprit d'une si douce erreur.
Oui, Madame, je veux que mon âme soit vaine,
Jusqu'à vous croire atteinte, et sensible à ma peine,

Et me persuader qu'un feu si bien épris,
 Au delà de vos jours touchera vos esprits ; 570
 Mais encor qu'à ce point vous soyez généreuse,
 Pourrai-je consentir à vous voir malheureuse,
 Et que tacitement il vous soit imputé
 Que sans moi vous seriez dans la prospérité ?
 Ha ! Madame ? Souffrez qu'en ce désordre extrême, 575
 Ma raison une fois parle contre moi-même,
 Et qu'agissant pour vous, elle montre en ce jour,
 Par un étrange effet un véritable amour.

ARISTIDE

Ta flamme, cher Ami, nous est assez connue :
 Je vois en tes discours ton âme toute nue, 580
 Et parmi l'embarras de tant de passions
 Je découvre aisément tes inclinations.
 Je sais bien que ton coeur est constant et fidèle,
 Pour l'objet qu'il adore a toujours même zèle,
 Et que tu trouverais un Empire importun, 585
 Si ce rare bonheur ne nous était commun,
 Mais je sais bien aussi que ton noble courage,
 A peine à consentir qu'il ait quelque avantage,
 Et ces deux mouvements succédant tour à tour,
 Font combattre ta gloire avecque ton amour. 590
 Mais veux-tu t'affranchir de cette incertitude,
 Qui nourrit tes transports, et ton inquiétude ?
 Écoute les conseils que je te veux donner :
 Tu nous dis qu'Anthenor te veut abandonner,
 Et te priver à tort des droits de ton partage, 595
 Si tu ne suis l'erreur où son âme s'engage ;
 Dis lui pour parvenir au but où tu prétends
 Que tu rendras ses vœux, et ses désirs contents ;
 Et feints pour cet effet par un beau stratagème,

Que tu veux comme lui recevoir le baptême. 600
Suivant l'opinion de leur bizarre loi,
Leurs mystères sont vains quand on manque de foi ;
De sorte qu'en ton coeur méprisant leurs manies,
Tu n'auras observé que des cérémonies,
Qui n'ayant pas rendu le baptême parfait 605
N'auront produit en toi qu'un ridicule effet.
Acquiers toi de vrais biens avec de faux hommages :
Un peu d'eau, Cher Ami, calme de grands orages ;
Fais que celle qui nuit à tous ses partisans,
Pour toi seule aujourd'hui produise des présents, 610
Et se rende pareille après ton entreprise,
À la pluie envoyée à la fille d'Acrise.

GENEST

L'effet de ce conseil offenserait les Dieux.

ARISTIDE

L'effet de ce conseil leur sera glorieux,
Puisqu'à l'aversion de cette loi nouvelle, 615
Tu joindras les mépris que ton coeur a pour elle,
Réservant à l'honneur de nos sacrés autels
Une âme toute pure, et des vœux immortels.

GENEST

À quoi me résoudrai-je, aimable Pamphilie ?

PAMPHILIE

Je crains. 620

ARISTIDE

Que craignez vous ?

PAMPHILIE

Tout.

ARISTIDE

Dieux ! quelle folie ?

Vous craignez, dites vous, quoi ? que deux gouttes d'eau
De son ardente amour éteignent le flambeau ?

625

PAMPHILIE

Non, mais que cette erreur à la fin ne lui plaise,
Et qu'elle n'ait pour nous une suite mauvaise.

GENEST

Ha ! ne me croyez pas d'un esprit si peu sain.

PAMPHILIE

Vous pouvez donc agir, et suivre ce dessein.

GENEST

Il faut adroitement conduire ceste affaire.

630

ARISTIDE

Laissez m'en le souci, je verrai votre Père,
Et je saurai si bien ménager ses esprits,
Qu'aveuglé de l'appât du dessein entrepris,

Il ne pourra jamais à travers mon adresse,
Se douter seulement du piège qu'on lui dresse ;
Cependant finissant de si longs entretiens
Allez tous deux m'attendre au Temple des Chrétiens.

635

ACTE III

SCÈNE I

Dioclétian, Aquillin, Rutile.

UDIOCLÉTIAN

Rutile, je l'avoue, ils sont incomparables,
Et tous en leurs projets me semblent admirables ;
Que l'accord de leurs voix, et de leurs actions, 640
Exprime adroitement toutes leurs passions !
Qu'ils se savent bien plaindre, ou feindre une colère !
Que l'amour en leur bouche est capable de plaire !
Et que leur industrie a de grâce et d'appas
À dépeindre un tourment qu'ils ne ressentent pas ! 645
N'as tu point remarqué ce qu'a dit Luciane
En faveur des Chrétiens et de leur loi profane ?
Elle en a soutenu l'erreur avec tant d'art,
Que j'ai cru quelque temps qu'elle parlait sans fard,
Et que le trait dont lors elle semblait atteinte, 650
Était un pur effet, et non pas une feinte.

RUTILE

Il est vrai, mais, Seigneur, n'as-tu pas entendu,
Ce que Genest a dit quand il s'est défendu ?
Avec combien d'esprit, d'adresse, et de courage,

Il a de nos autels conservé l'avantage ?
Et par quel art enfin, et quelle invention,
Il se porte au mépris de leur religion ?

655

DIOCLÉTIAN

Oui, sa subtilité n'eut jamais de pareilles.

AQUILLIN

Attends un peu, Seigneur, tu verras des merveilles
Qui raviront tes sens avecque tant d'appas,
Que même en les voyant tu ne le croiras pas.

660

SCÈNE II

*Dioclétian, Aquillin, Rutile, et suite, Genest, Pamphilie, Aristide, Luciane, Anthe-
nor.*

GENEST

Où suis-je ? Qu'ai-je vu ? Quelle divine flamme,
Vient d'éblouir mes yeux, et d'éclairer mon âme ?
Quel rayon de lumière épurant mes esprits,
A dissipé l'erreur qui les avait surpris ?
Je crois, je suis Chrétien ; et cette grâce extrême,
Dont je sens les effets est celle du Baptême.

665

PAMPHILIE

Chrétien ? Qui vous l'a fait ?

GENEST

Je le suis.

ARISTIDE

Rêvez vous ?

670

GENEST

Un Ange m'a fait tel.

ANTHENOR

Devant qui ?

GENEST

Devant tous.

LUCIANE

Personne toutefois n'a vu cette aventure.

RUTILE (*à l'Empereur*)

Il leur va débiter quelque étrange imposture.

675

AQUILLIN

Qu'il feint bien !

DIACLÉTIAN

Il est vrai qu'on ne peut feindre mieux,
Et qu'il charme l'oreille aussi bien que les yeux.

GENEST

Quoi, vous n'avez pas vu cette clarté brillante,
Dont l'effet merveilleux surpassant mon attente,

680

Avecque tant d'éclat a paru dans ce lieu
Alors qu'il a reçu le ministre d'un Dieu.

ARISTIDE

Quel Ministre ? Quel Dieu ? Tu nous contes des fables.

GENEST

Non, Amis, je vous dis des choses véritables,
Naguère quand ici j'ai paru devant vous, 685
Les yeux levés au Ciel, tête nue, à genoux,
Je voyais, ô merveille à peine concevable !
À travers ce lambris un prodige admirable,
Un Ange mille fois plus beau que le Soleil,
Et qui me promettant un bonheur sans pareil, 690
M'a dit qu'il ne venait, si je le voulais croire,
Que pour me revêtir des rayons de sa gloire.
Lors tous mes sens ravis d'un espoir si charmant
Ont porté mon esprit à ce consentement,
Qui remplissant mon coeur d'une joie infinie 695
A fait voir à mes yeux cette cérémonie.
L'Ange, dont la présence étonnait mon esprit,
En l'une de ses mains tenait un livre écrit,
Où la bonté du Ciel secondant mon envie,
Je lisais aisément les crimes de ma vie, 700
Mais avec un peu d'eau que l'autre main versait,
Je voyait aussitôt que l'écrit s'effaçait,
Et que par un effet qui passe la nature,
Mon coeur était plus calme, et mon âme plus pure.
Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que je sens, 705
Et qui produit en moi des transports si puissants.
Loin de moi désormais êtres imaginaires,
Fléaux des faibles esprits, et des Âmes vulgaires,
Faux Dieux, ce n'est plus vous aujourd'hui que je crains,

Ni ce foudre impuissant que l'on peint en vos mains :
 Je ne vous connais plus, allez, je vous déteste,
 Et mon coeur embrasé d'une flamme céleste,
 Adore un Dieu vivant dont l'extrême pouvoir,
 Se fait craindre partout, et partout se fait voir.

710

Cette feinte, Aquillin commence à me déplaire,
 Qu'on cesse.

715

Il n'est pas temps, ô César ! de me taire ;
 Ce Seigneur des Seigneurs, et ce grand Roi des Rois,
 De qui tout l'univers doit révéler les lois,
 Sous qui l'Enfer frémit, et que le Ciel adore,
 Veut que je continue, et que je parle encore,
 Sache donc, Empereur, que ce Dieu souverain
 De qui j'ai ressenti la puissance, et la main,
 Lorsque je me pensais rire de ses oracles,
 Vient d'opérer en moi le plus grand des miracles,
 Changeant un idolâtre en son adorateur,
 Et faisant un sujet de son persécuteur.
 Ne pensant divertir, ô prodiges étranges !
 Que de simples mortels, j'ai réjoui des Anges,
 Et dedans le dessein de complaire à tes yeux,
 J'ai plu sans y penser à l'Empereur des Cieux.
 Il est vrai que privé de ses grâces extrêmes,
 J'ai tantôt contre lui vomé mille blasphèmes,
 Mais dans ces faux discours que ma langue étalait,
 Ce n'était que l'Enfer, et non moi qui parlait,
 Ce commun Ennemi de tout ce qui respire,
 Qui par le crime seul établit son Empire :
 Ayant trompé mes sens, et séduit ma raison,

720

725

730

735

M'avait mis dans le coeur ce dangereux poison :

Mais enfin de mon Dieu les bontés infinies,

740

Ont toutes ces horreurs de mon âme bannies,

Et je veux, ô César ! qu'on sache à l'advenir,

Que je n'ai plus de voix qu'afin de le bénir,

Qu'afin de publier aux deux bouts de la terre,

Qu'il est seul souverain, seul maître du tonnerre,

745

Des cieux, des éléments, des Anges, des mortels,

Et digne seul enfin, et d'encens, et d'autels.

UDIOCLÉTIAN

Il a perdu le sens, et son âme troublée,

Rend comme son esprit sa langue déréglée.

GENEST

Non, non, mon jugement ne fut jamais plus sain

750

Qu'alors qu'il a choqué tes Dieux, et ton dessein,

Et si je l'ai perdu, c'est lorsque mes paroles

D'un accent criminel ont flatté tes idoles.

UDIOCLÉTIAN

Ha ! Ne m'irrite pas, insolent, c'est assez.

Ou l'on te traitera comme les insensés.

755

GENEST

Ce traitement n'est pas celui que je souhaite,

Car on me traiterait ainsi que l'on te traite.

UDIOCLÉTIAN

On me traite en César, en Empereur Romain.

GENEST

On te traite en esclave, et non en souverain,
Puisque loin d'écouter cette bonté suprême, 760
Ce Dieu de qui les Rois tiennent leur diadème,
Souvent tu rends hommage au gré d'un courtisan,
À l'ouvrage imparfait d'un chétif Artisan,
Qui suivant son caprice, ou celui de ces traîtres,
Te compose des Dieux, et te donne des Maîtres. 765

UDIOCLÉTIAN

Voyez l'audacieux ! Il croit possible encor,
Faire sur un Théâtre ou l'Achille, ou l'Hector.

GENEST

Non, non, par ma raison mon âme mieux guidée,
Ne souffre plus en elle une si vaine idée,
Je me connais, César, je sais ce que je suis. 770

UDIOCLÉTIAN

Mais sais-tu bien aussi, traître, ce que je puis ?

GENEST

Oui, ton pouvoir n'est pas un effet que j'ignore,
Je sais que l'on te craint, et que Rome t'adore,
Mais je sais bien aussi ce qu'un Dieu me prescrit :
Tu peux tout sur mon corps, et rien sur mon esprit. 775

UDIOCLÉTIAN

Nous allons éprouver cette haute constance.

GENEST

Tu peux dès à présent en faire expérience.
Commande à tes bourreaux qu'ils m'accablent de fers.

DIOCLÉTIAN

Perfide, ils t'apprendront le respect que tu perds,
Si tu ne te résous à changer de langage.

780

GENEST

On ne change jamais quand on a du courage.

DIOCLÉTIAN

Si faut-il toutefois ou changer ou périr.

(Lui rejetant son écharpe.)

GENEST

Hé ! bien me voilà prêt, tyran, allons mourir.
Apportez, apportez ces bienheureuses chaînes,
Instruments de ma gloire ainsi que de mes peines,
Et reprends désormais ces liens odieux,
Qui me rendaient naguère esclave de tes Dieux.
Que ceux qui n'ont pas vu les divines merveilles,
Qui viennent de ravir mes yeux et mes oreilles,
De tes vaines grandeurs se rendent partisans,
Et d'un oeil envieux regardent tes présents.
Pour moi qui viens de voir de plus illustres marques,
Du pouvoir de celui qui commande aux Monarques,
Je n'ai plus de désirs qui soient si criminels ;
Tes dons sont passagers, les siens sont éternels,

785

790

795

Ses faveurs sont d'un Dieu, tes caresses d'un homme ;
 Et les honneurs du Ciel valent bien ceux de Rome.
 Parle donc, Empereur, et hâte mes tourments ;
 Tu diffères ma gloire, et mes contentements,
 Fais souffrir à mon corps les peines les plus dures, 800
 Irrite tes bourreaux, invente des tortures,
 Et par un sentiment qui ne t'est pas nouveau
 Qu'un déluge de sang te venge d'un peu d'eau,
 Dont le divin effet m'a donné tant de grâces,
 Qu'à tes yeux aujourd'hui je brave tes menaces. 805

Tu me braves, mutin, mais de ta trahison,
 Et la flamme, et le fer me feront la raison !
 Qu'on l'ôte de mes yeux, soldats, que l'on l'entraîne ;
 Faites qu'en même temps on l'applique à la gêne,
 Et qu'il ressente là de si vives douleurs, 810
 Qu'il estime la mort moindre que ses malheurs.
 Va les suivre, Rutile, et vois s'il est possible,
 De réprimer l'orgueil de ce coeur invincible :
 Menace, flatte, prie, importune, promets,
 Offre lui des trésors, oui, je te le permets, 815
 Des charges, des honneurs, et tout ce qui dans Rome,
 Peut le mieux assouvir l'espérance d'un homme.
 S'il se veut reconnaître, et quitter son erreur,
 Son remords peut encor désarmer ma fureur ;
 Mais s'il s'obstine plus à faire le rebelle : 820
 Qu'on l'expose aux ardeurs d'une flamme cruelle,
 Qui sur son corps perfide agissant peu à peu,
 Avec mille douleurs le brûle à petit feu.

J'observerai cet ordre.

DIOCLÉTIAN

Allez.

825

SCÈNE III

Dioclétian, Aquillin, Anthenor, Pamphilie, Luciane, Aristide.

DIOCLÉTIAN

Lâches complices !

C'est vous que je destine aux plus âpres supplices :

Vous l'avez suborné, vos propos l'ont séduit,

Mais de vos trahisons vous recevrez le fruit,

Oui, je me vengerai d'un si sensible outrage,

Sans qu'on respecte en vous ni le sexe, ni l'âge,

Sans qu'aucune pitié fléchisse mon courroux.

Aquillin.

830

LUCIANE

Ha ! Seigneur, j'embrasse tes genoux.

DIOCLÉTIAN

Importune.

835

ANTHENOR

César.

DIOCLÉTIAN

C'est en vain que vos larmes,

À ma juste rigueur pensent ôter les armes ;

Après m'avoir bravé dans mon propre Palais,
 Quelle grâce osez vous espérer désormais ? 840
 Auriez vous bien pensé qu'après tant d'insolence
 Il suffise aujourd'hui d'implorer ma clémence ?
 Non, non, des crimes tels ne sont jamais remis
 Aussi facilement qu'ils ont été commis,
 Et votre impunité ferait des téméraires 845
 Si je ne vous donnais des châtiments sévères,
 Il faut donc...

PAMPHILIE

Ha, César ! Quel extrême malheur
 Nous peut rendre aujourd'hui suspects à ta grandeur ?
 Qu'avons-nous fait, Seigneur, qui choque ta puissance ? 850
 Sommes-nous criminels par notre obéissance ?
 Tu nous as commandé, nous t'avons obéi :
 Suivre tes volontés est-ce t'avoir trahi ?
 Quel est donc le forfait qui nous rend si coupables ?
 De quelles trahisons nous penses-tu capables ? 855
 Nous n'avons point choqué ni les Dieux ni l'État,
 Et notre seul malheur est tout notre attentat.
 Ce n'est pas que je veuille en parlant de la sorte
 Arrêter les effets du courroux qui t'emporte
 Au déplorable point où m'a mise le sort, 860
 Je ne me promets plus de calme ni de port,
 Et je croirais avoir une trop lâche envie
 Si ma voix te parlait en faveur de ma vie :
 Non, n'attends point de moi des sentiments si bas ;
 Prononce si tu veux l'arrêt de mon trépas, 865
 Tu me verras mourir et constante et contente ;
 Mais épargne, ô César, une troupe innocente,
 Qui dans tous ses desseins a toujours prudemment
 Regardé son devoir, et ton contentement.

UDIOCLÉTIAN

Quoi donc, votre devoir consiste à me déplaire ? 870
À promettre une chose, et tenir le contraire ?
À venir suborner un sujet à mes yeux,
Et le forcer enfin d'abandonner nos Dieux ?
Vous appelez peut être une telle impudence
Un divertissement, un jeu plein d'innocence ? 875
Mais croyez si ce trait se passe impunément
Que je suis sans mémoire et sans ressentiment :
Non, non, perfides, non ; après un tel outrage
Ne vous figurez pas que je sois sans courage ;
Ainsi que votre sort votre crime vous joint, 880
Qu'un destin différent ne vous sépare point,
Vous avez même but et même intelligence,
Et vous éprouverez une même vengeance.

ARISTIDE

César, au nom des Dieux, écoute-moi parler,
Vois quels sont les objets que tu veux immoler ; 885
Si ton juste courroux demande des victimes,
Prends garde pour le moins qu'elles soient légitimes,
Et qu'un injuste arrêt aussi prompt que cruel,
Ne perde l'innocent avec le criminel.

AQUILLIN

Il est vrai qu'on pourrait avec quelque apparence, 890
Mettre entre leurs forfaits beaucoup de différence,
Anthenor, et sa fille...

ANTHENOR

Invincible Empereur,

Permets qu'en quatre mots je te tire d'erreur,
 Luciane, Seigneur, ne fut jamais ma fille, 895
 Je n'eus jamais d'enfants, je n'ai point de famille,
 Et bien que nous ayons imité les Chrétiens,
 Nous n'avons point pourtant d'autres Dieux que les tiens.
 Tous ces noms supposés et de fils, et de père,
 Ses désirs simulés, et sa feinte colère, 900
 N'étaient que des effets que nous avait prescrits,
 Ce traître dont le change étonne nos esprits.

LUCIANE

Non, Seigneur, si Genest contre notre espérance,
 A perdu le respect, et changé de créance,
 Lui seul a fait son crime, et lui seul aujourd'hui, 905
 En cette occasion doit répondre de lui,
 Nous n'avons jamais pris de part en son audace,
 Et nous n'en devons point avoir en sa disgrâce,
 Qu'il fasse l'insensé, l'insolent, le mutin,
 Faut-il que son malheur change notre destin ? 910
 Et devons nous ici passer pour ses complices,
 Si nous n'avons jamais approuvé ses caprices ?
 Dès l'instant qu'il s'est mis du parti des Chrétiens,
 Nous avons séparé nos intérêts des siens,
 Et de ses passions nos âmes désunies, 915
 Ont plaint en même temps et blâmé ses manies,
 Condamné son orgueil, détesté sa fureur,
 Et vu son insolence avec beaucoup d'horreur.

DIACLÉTIAN

De qui donc teniez vous ces coupables maximes,
 Qui tantôt des Chrétiens autorisaient les crimes ? 920

LUCIANE

D'un désir curieux qui ne te peut choquer,
Puisque je ne l'avais qu'afin de m'en moquer,
Et qu'encor aujourd'hui ces Illustres mensonges,
Passent dans mon esprit seulement pour des songes.

UDIOCLÉTIAN

Si tu répugnes tant aux abus des Chrétiens, 925
Fais nous voir des effets du discours que tu tiens,
Va t'en trouver Genest, et t'efforce d'abattre,
Par de vives raisons ce coeur opiniâtre.
L'adresse de l'esprit jointe aux grâces du corps,
Fait ordinairement d'admirables efforts : 930
Emploie un peu tes yeux au secours de ta bouche,
Il n'est point de mutins qu'un bel objet ne touche ;
Déjà mon courroux cesse, et cède à tes attraits,
Fais que Genest encor en ressent les traits,
Et que son coeur vaincu par de si belles armes, 935
Nous rende redevable au pouvoir de tes charmes.

LUCIANE

Je suis prête, ô César ! de suivre aveuglément,
Et tes intentions, et ton commandement,
Bien que je ne sois pas assez présomptueuse
Pour en oser attendre une fin glorieuse : 940
Pourtant, puis qu'il te plaît, je ne m'en défends pas,
Et j'emploierai l'adresse au défaut des appas :
Mais enfin souviens-toi, Seigneur, que Pamphilie,
A sur lui dès longtemps sa puissance établie,
Et que l'heureux effort de ce coup glorieux, 945
Appartient à sa langue aussi bien qu'à ses yeux.

PAMPHILIE

Ha ! change de discours, et cesse Luciane,
 De vanter un pouvoir dont l'effet te condamne :
 Son funeste projet ne m'a que trop appris,
 Que je suis à ses yeux un objet de mépris, 950
 Et que la passion que tu crois qui le dompte
 N'est plus qu'un faible feu qui ne luit qu'à ma honte,
 Que veux tu donc enfin que je fasse aujourd'hui ?
 Quoi ? que ma lâcheté m'abaisse contre lui ?
 Qu'après son changement je flatte son audace ? 955
 Que je verse des pleurs ? Que j'implore sa grâce ?
 Non, non, sa trahison le rend trop odieux,
 Et je me veux venger aussi bien que nos Dieux.
 César, si cet ingrat ne change de courage,
 Épargne tes bourreaux, il suffit de ma rage, 960
 Tu ne le peux frapper d'un coup plus inhumain ;
 Laisse donc désormais cet office à ma main,
 Et tu reconnaîtras que le fer, et la flamme,
 N'ont rien de comparable au courroux d'une femme,
 À qui par imprudence, ou par légèreté, 965
 On a manqué d'amour, ou de fidélité.

DIOCLÉTIAN

J'approuve ton courage aussi bien que ton zèle ;
 Hé bien ! ne va point voir cet Amant infidèle ;
 Mais si dans sa fureur il demeure obstiné,
 Je veux qu'à ton courroux il soit abandonné, 970
 Que tout chargé de fers à tes pieds on l'amène,
 Et puis s'il ne se rend, qu'on l'immole à ta haine.

ACTE IV

SCÈNE I

Pamphilie, Aristide.

PAMPHILIE

Quoi, rien ne peut fléchir ce courage obstiné ?

ARISTIDE

Non, bientôt devant vous il doit être amené,
Je vous en donne avis.

975

PAMPHILIE

Où ?

ARISTIDE

Dedans cette salle,
Affin que s'il se peut, cette âme déloyale
Renonce son erreur dedans les mêmes lieux,
Où son crime a choqué l'Empereur et les Dieux.

980

PAMPHILIE

Comment le savez vous ?

ARISTIDE

De l'ordre de Rutilé,
Qui voyant qu'on prenait une peine inutile,
Et que tous nos efforts agissaient vainement,
Pour guérir cet esprit de son aveuglement,
M'a dit qu'il vous allait envoyer ce rebelle,
Et que je vous en vinsse apporter la nouvelle,
Affin que votre esprit se puisse préparer,
À lui lancer des traits qu'il ne puisse parer.

985

PAMPHILIE

En cette occasion que ferai-je Aristide ?

990

ARISTIDE

Vous savez mieux que moi l'humeur de ce Perfide.

PAMPHILIE

Il m'a pourtant trompée autant et plus que vous.

ARISTIDE

C'est de vous seule aussi dont il craint le courroux.

PAMPHILIE

Il me craint.

ARISTIDE

Je le crois.

995

PAMPHILIE

Et sur quelle apparence ?
Ne me traite-t-il pas avec indifférence,
Et ne lui suis-je pas un objet de mépris ?

ARISTIDE

Votre nom toutefois touche encor ses esprits,
Car il n'a pu jamais au récit de vos charmes,
Étouffer ses soupirs ni retenir ses larmes. 1000

PAMPHILIE

Après ses trahisons et des mépris si grands,
Ses pleurs et ses soupirs sont de faibles garants :
Il a changé l'ingrat, et quoique l'on présume,
Ce qu'il fit par amour il le fait par coutume. 1005

ARISTIDE

Pour complaire à César, il le faut éprouver,
C'est l'ordre de Rutile.

PAMPHILIE

Hé bien va le trouver
Et dis que pour dompter ce superbe courage,
Ma haine et mon amour mettront tout en usage. 1010
Va laisse-moi rêver à ce fâcheux souci.

ARISTIDE

Adieu, dans un moment vous le verrez ici.

SCÈNE II

PAMPHILIE

Aveugles Tyrans de mon âme,
 Qui régnez sur moi tour à tour,
 Haine, mépris, vengeance, Amour, 1015
 Où se termineront mes fureurs, ou ma flamme ?
 Haine, dois-je suivre tes lois ?
 Amour dois-je écouter ta voix ?
 Dois-je courir à la vengeance ?
 Ou par un plus noble mépris, 1020
 Chercherai-je mon allégeance
 Dans l'oubli des ardeurs dont mon coeur est épris ?
 Ha ! Dieux que je suis incertaine,
 De mon choix, et de mes désirs,
 Que de larmes, et de soupirs, 1025
 S'opposeraient encore à la fin de ma peine !
 Non mes yeux ne le voyons pas,
 Laissons le traîner au trépas,
 Rendons notre haine assouvie ;
 Ou puis qu'il vous nommait à tort, 1030
 Jadis les astres de sa vie,
 Soyez dorénavant les flambeaux de sa mort.
 Mais, hélas ! Quelle est mon envie ?
 Quel est mon aveugle transport ?
 Puis-je consentir à sa mort, 1035
 Sans qu'au même moment je renonce à ma vie ?
 Non, retire toi ma fureur,
 Malgré son crime et son erreur,
 Je sens bien encor que je l'aime,
 Et je reconnais aujourd'hui, 1040
 Que je t'arme contre moi-même,
 Lorsque ma cruauté t'anime contre lui.

Mais voici cet ingrat, cachons notre faiblesse,
Ha ! Cet abord me tue.

SCÈNE III

Pamphilie, Genest, deux gardes.

PAMPHILIE

Hé bien ! Âme traîtresse, 1045
Te voilà dans les fers, et ces honteux liens,
Sont plus chers à tes yeux et plus doux que les miens ?
Peut être qu'à ton coeur mon joug était trop rude,
Je payais tes devoirs avec ingratitude,
Je recevais tes vœux avec trop de froideur, 1050
Ou je t'importunais d'une trop vive ardeur.
Ha ! Je l'avais bien dit, que tes lâches contraintes,
Non plus que tes soupirs n'étaient rien que des feintes,
Et que ton désespoir conçu hors de saison,
Tendait secrètement à quelque trahison ! 1055
Mais ne présume pas, déloyal, que j'endure,
Que l'on fasse à mes vœux cette sensible injure,
Je veux qu'un châtiment aussi rude que prompt,
Dans ton perfide sang en efface l'affront,
Et montre que par moi ton destin sera pire : 1060
Que pour avoir choqué ni les Dieux ni l'Empire.

GENEST

Hé bien ! Exécutez cet illustre courroux ;
C'est pour ce sujet seul que je suis devant vous.
Me voilà prêt Madame, et victime enchaînée,
Sans regret, à vos pieds j'attends ma destinée : 1065
Vos yeux pour cet effet aidant votre rigueur,

Montreront à vos mains le chemin de mon coeur,
 Ou s'ils ne veulent pas se donner cette peine,
 Armez vous, le voilà, frappez belle inhumaine,
 Aussi bien de vos Dieux les foudres impuissants, 1070
 Ont-ils de faibles traits pour étonner mes sens,
 Achevez, Pamphilie, achevez votre ouvrage,
 Mon coeur ne tremble point pour un si faible orage,
 Vous le voyiez naguère amoureux et brûlant,
 Pour vous mieux contenter voyez-le tout sanglant, 1075
 Mais si je puis encore espérer quelque grâce,
 Souffrez qu'auparavant le coup qui me menace,
 J'ose vous demander quel étrange forfait,
 Vous anime, Madame, à ce cruel effet ?

PAMPHILIE

Quel forfait, déloyal ? Ô Dieux quelle impudence ! 1080
 Il est la vertu même ; et la même innocence,
 Il n'a jamais manqué ni d'amour ni de foi,
 Il n'a jamais trahi ni l'Empereur ni moi,
 Il ne parla jamais en faveur du Baptême,
 Sa bouche n'a jamais proféré de blasphème, 1085
 Des crimes, justes Dieux ! Il n'en a point commis,
 Et vous avez grand tort d'être ses ennemis :
 Insolent, est-ce ainsi que tu veux qu'on te flatte ?

GENEST

Non, non, que contre moi votre courroux éclate,
 Et s'il ne suffit pas pour vous venger assez, 1090
 Joignez y l'Empereur et vos Dieux offensés,
 Mais quand vous me traitez de traître et de parjure,
 Je ne saurais souffrir l'une ni l'autre injure,
 Vu qu'ici malgré vous les cieux me sont témoins,
 Que jamais mon amour ne les mérita moins, 1095

Il est vrai qu'autrefois je méritais ce blâme,
Quand pour flatter vos yeux je trahissais votre âme,
Et portais vos esprits à des impressions,
Qui n'étaient en effet que des illusions,
Oui, je vous trahissais, quand mon âme aveuglée, 1100
Ne concevait pour vous qu'une ardeur déréglée,
Et subornant mon cœur par d'injustes désirs,
Vous aimait beaucoup moins que ses propres plaisirs,
Mais, Madame, aujourd'hui que ma flamme est plus pure,
Que le feu n'est là-haut au lieu de sa nature, 1105
Qu'un véritable amour me porte à vous chérir,
Jusqu'à vouloir pour vous tout quitter et mourir ;
Me pouvez-vous sans tort appeler infidèle,
Traître, parjure, ingrat, inconstant, et rebelle ?

PAMPHILIE

Quels noms penses tu donc qu'on te doive donner, 1110
Quand on te voit tout fuir, et tout abandonner ?
Quand pressé des vapeurs de ta mélancolie,
Pour des illusions tu quittes Pamphilie ?
Quand tu perds tout respect ? Quand tu changes de loi ?
Quand tu trahis tes Dieux, et ton Prince, et ta foi ? 1115

GENEST

Ha ! que la trahison est innocente et belle !
Et la fidélité blâmable et criminelle,
Quand leur effet regarde un tyran, et des dieux,
Qui n'ont rien que d'horrible et de pernicieux,
Qu'il est doux de sortir d'un joug si détestable, 1120
Pour entrer sous les lois d'un monarque adorable
Qui tient dedans les Cieux son palais et sa cour ;
Et qui n'est que douceur, que justice, et qu'amour.
Ha ! Si vous connaissiez, ma chère Pamphilie,

La nuit où votre erreur vous tient ensevelie, 1125
 Et si par le secours de cet astre charmant,
 Dont l'éclat m'a tiré de mon aveuglement,
 Vous pouviez recevoir un rayon de la grâce,
 Qui met dedans mon coeur une si noble audace
 Qu'au prix de votre sort vous béniriez le mien, 1130
 Que vous estimeriez le bonheur d'un chrétien ?
 Et que pour en porter les glorieuses marques,
 Vous feriez peu d'état de celles des monarques.
 C'est par ce beau moyen que je veux en ce jour,
 Vous témoigner, madame, un véritable amour, 1135
 Et vous faire avouer que je ne fus volage,
 Qu'afin de vous chérir à présent davantage,
 Seigneur, si ta bonté daigne écouter mes vœux,
 Accorde à Pamphilie.

PAMPHILIE

Arrête malheureux, 1140
 Que veux tu demander ?

GENEST

Que sa bonté suprême,
 Sauve l'autre moitié qui reste de moi-même,
 Et souffre pour le moins qu'auparavant ma mort,
 Je lui tende la main pour la mener au port. 1145
 Si j'obtiens dessus vous cette illustre victoire,
 Que son heureux effet augmentera ma gloire !
 Que mon sort sera doux, que je mourrai content,
 Si je puis achever ce dessein important,
 Ne le différons point, écoutez-moi Madame. 1150

PAMPHILIE

Tu fais de vains efforts pour séduire mon âme.

GENEST

Ha ! croyez seulement, et lors le Roi des Cieux
Lèvera le bandeau qui vous couvre les yeux,
Et vous découvrira ces clartés nonpareilles,
Dont on ne saurait trop admirer les merveilles, 1155
Servez vous aujourd'hui du flambeau de la foi.
Ou s'il vous éblouit, du moins écoutez-moi :
Mais examinez bien le poids de mes paroles,
Dites-moi quels effets produisent vos idoles ?
Qu'ont elles ici-bas jamais exécuté, 1160
Qui marque leur puissance, ou leur divinité ?
Pensez-vous que des Dieux de bois, d'or ou de pierre,
Et dont l'être est borné dans l'ombre qui l'enserre,
Des Dieux qui ne sont rien que corps inanimés,
Que la main d'un mortel et le fer ont formés, 1165
Aient pu d'une parole en miracles féconde,
Créer l'homme, le ciel, l'air, et la terre et l'onde,
Régler les éléments, semer d'astres les cieux,
Faire tant de beautés qui brillent à nos yeux,
Et partout établir cet ordre incomparable, 1170
Qui maintient l'univers et le rend admirable,
Non, non, tous ces démons, tous ces Dieux impuissants,
À qui si vainement vous offrez vos encens,
N'ont jamais, quelque appui qu'ait eu leur imposture,
Produit un seul atome en toute la nature, 1175
Et cet ouvrage enfin si grand et si parfait,
De ce Dieu que j'adore est un illustre effet,
Oui, madame, il en est et l'auteur et le maître,
Je l'ignorais tantôt, il me l'a fait connaître,

Et pourvu que votre âme ait désir de le voir, 1180
 Cette même faveur est en votre pouvoir,
 Ne la refusez point, ma chère Pamphilie,
 Que par elle votre âme à la mienne s'allie,
 Et souffrez qu'aujourd'hui par un si beau lien,
 J'unisse pour jamais votre coeur et le mien, 1185
 Voyez combien pour vous mon amour est extrême.

PAMPHILIE

Tu m'aimes.

GENEST

Oui, Madame, et bien plus que moi-même,
 Puisque pour vous sauver et pour vous acquérir,
 Quelques rudes tourments qu'il me faille souffrir, 1190
 Quelque supplice affreux que la rage déploie,
 On m'y verra courir avec beaucoup de joie,
 Pourvu que par mon sang je vous puisse acheter,
 Un bonheur qu'avec moi vous devez souhaiter.

PAMPHILIE

Hélas ! 1195

GENEST

Vous soupirez, ha ! sans doute la crainte,
 Combat votre désir, et le tient en contrainte,
 Vous redoutez la mort, un tyran vous fait peur.

PAMPHILIE

Non, non, ne pense pas que je manque de coeur,
 Ce soupir qu'a produit une sainte tendresse 1200

Montre mon repentir, et non pas ma faiblesse,
Je te suis, cher Amant, je te cède, et je crois ;
Ton Dieu règne en mon coeur, et triomphe de moi.
Déjà de ce bonheur je suis toute ravie,
Et regardant tes fers avec un oeil d'envie, 1205
Je brûle qu'un tyran n'ordonne à ses bourreaux,
De passer en mes mains ces illustres fardeaux.
Ne pouvant les ravir qu'au moins je les soutienne,
Oui ces fers sont mes fers, cette chaîne est la mienne,
Puisque par les effets d'une douce rigueur, 1210
Elle passe à présent de tes mains à mon coeur.

GENEST

Pamphilie, ô transports qui me comblez de gloire !

SCÈNE IV

Dioclétian, Aquillin, Rutile, Genest, Anthenor, Aristide, Luciane, et les Gardes.

RUTILE (à l'Empereur)

Seigneur elle a sans doute emporté la victoire,
Une visible joie éclate dans ses yeux.

UDIOCLÉTIAN (à Pamphilie)

Hé bien ! qu'avez vous fait en faveur de nos Dieux. 1215

PAMPHILIE

Plus que je ne devais.

C'est orgueilleux peut-être,
 À peine de fléchir et de se reconnaître.
 Et d'autant que vos vœux ne sont pas achevez,
 Vous dites avoir fait plus que vous ne devez. 1220
 Il est vrai qu'on fait trop pour un esprit coupable,
 Alors qu'il ne veut pas se rendre raisonnable,
 Et qu'au même moment qu'il refuse à céder,
 Une extrême rigueur le doit persuader :
 Mais quoique vos raisons combattant ce rebelle, 1225
 N'aient pas rendu son cœur plus humble ou plus fidèle,
 Je ne veux point pourtant vous dérober le prix
 Que nous devons aux soins que vous en avez pris,
 Comme vous, Anthenor, Luciane, Aristide,
 Ont fait de vains efforts auprès de ce perfide, 1230
 Et j'ai rendu pourtant leur sort si glorieux
 Qu'ils ne se plaindront pas ni de moi ni des Dieux.

Non, Seigneur, le haut rang où nous met ta puissance
 Témoigne ta grandeur et ta magnificence,
 Et nous serions ingrats envers les Dieux et toi 1235
 Si nous manquions jamais ou de zèle ou de foi :
 Oui, commande, César, nous suivrons ton envie,
 Fallût-il mille fois exposer notre vie,
 Et chercher au plus fort des plus âpres combats
 Parmi tes ennemis un glorieux trépas. 1240
 Admire avecque nous, admire Pamphilie,
 Les adorables noeuds dont l'Empereur nous lie,
 Son épargne est pour nous prodigue de présents,
 Nous sommes honorés parmi ses Courtisans,
 Et par une bonté qu'à peine je puis croire 1245

Nous passons du néant au faite de la gloire.

PAMPHILIE

Esclave volontaire, et timide flatteur,
Qui même des défauts te rends adorateur,
J'ai honte de penser à la bassesse infâme
Qui pour un faux bonheur te fait trahir ton âme, 1250
Au lieu de te flatter d'un crédit si puissant
N'avance qu'avec peur dans un pas si glissant,
Aux pieds des grands rochers sont les grands précipices,
Et souvent le regret suit de près les délices.
Plains au lieu d'admirer ces présents criminels, 1255
Qui te vont procurer des malheurs éternels,
Et d'un coeur généreux rejette cette pompe
Dont le funeste éclat vous séduit et vous trompe,
Ou si tu ne peux pas détacher tes désirs
De ces honteux honneurs, de ces lâches plaisirs, 1260
Adore si tu veux la chaîne qui te lie,
Mais voici les liens que chérit Pamphilie.
Liens que tu devrais comme moi désirer,
Et sous qui nous serions trop heureux d'expirer.
Oui, voilà mon espoir, voilà ma récompense, 1265
Accorde-les, César, à mon impatience,
Et par ce beau présent que tu dois à mes vœux
Tu feras plus pour moi que tu n'as fait pour eux.
Je suis chrétienne.

LUCIANE

Hélas ! 1270

ANTHENOR

Le traître l'a charmée.

DIOCLÉTIAN

De quelle rage, ô Dieux, est mon âme enflammée !
Quoi ? Loin de nous servir on se moque de nous ?
On nous joue ? On nous brave ? Ha ! C'est trop, mon courroux,
C'est trop se retenir, lance, lance la foudre, 1275
Frappe ces insolents, et les réduits en poudre
Va, Rutile.

RUTILE

Où, Seigneur ?

DIOCLÉTIAN

Emmener ce mutin,
Tu sais mon ordre. 1280

RUTILE

Allons.

GENEST

Ô trop heureux destin !
Ma Pamphilie, Adieu.

SCÈNE V

Dioclétian, Pamphilie, Luciane, Anthenor, Aristide, Aquillin.

PAMPHILIE

Quoi donc, on nous sépare ?

ADIOCLÉTIAN

Non, non, vous le suivrez.

1285

PAMPHILIE

Pourquoi donc, ô barbare !
Ne me permets-tu point d'accompagner ses pas ?
Crois-tu que tes grandeurs aient pour moi des appas.
Non, non, ce faux bonheur flatte peu mon envie,
Il va finir ses jours, finis aussi ma vie,
Aussi bien verras-tu, quoiqu'il faille endurer,
Que ce qu'amour a joint ne se peut séparer.

1290

ADIOCLÉTIAN

Tu ferais beaucoup mieux d'implorer ma clémence.

PAMPHILIE

Ta fureur a pour moi trop peu de violence :
Quelle raison, Tyran, en retarde l'effet ?

1295

ADIOCLÉTIAN

C'est donc là ton désir ? Il sera satisfait,
Mais après ce refus n'espère plus de grâce,
Un même sort suivra votre commune audace,
Et puisqu'un même crime a bien pu vous unir,
Un même châtiment vous peut aussi punir.

1300

PAMPHILIE

Comme mêmes tourments, nous aurons même gloire.

AQUILLIN

Mais avant le combat tu chantes la victoire,
La mort aux plus hardis donne de la terreur.

PAMPHILIE

Les lâches comme toi l'ont toujours en horreur,
Son seul nom te fait peur, mais un noble courage
En affronte les traits sans changer de visage.

1305

UDIOCLÉTIAN

Tu te fies peut-être au secours de ce Dieu
Qu'un fourbe comme lui t'a promis en ce lieu :
Mais ton espoir est vain en ce péril extrême,
Il ferait plus pour toi qu'il ne fit pour lui-même,
S'il t'ôtait d'un trépas qu'il ne put éviter
Et que de mon pouvoir tu devrais redouter.

1310

PAMPHILIE

Colosse de boue et d'argile,
Qu'idolâtre un peuple fragile,
Oses-tu bien tenir ce propos criminel ?
Oses-tu mesurer ta grandeur à la sienne,
Et ne connais-tu pas, misérable mortel,
Qu'il faut que sa bonté soutienne
Que ce Dieu te peut mettre en poudre dès demain
En retirant sa main ?
Vous qu'il a faits à son image,
Rois qui lui ravissez l'hommage
Qu'on rend à ses autels par un juste devoir,
Pour un petit bandeau qui couronne vos têtes
Osez-vous, orgueilleux, oublier son pouvoir,

1315

1320

1325

Et sans connaître qui vous êtes
Faire comparaison de votre qualité
Avec sa Majesté ?
Est-ce à vous petits salmonées
À gouverner les destinées ? 1330
Est-ce à vous à régir les hommes et leur sort ?
Avez-vous le pouvoir de leur rendre la vie
Vous qui prenez celui de leur donner la mort
Pour satisfaire à votre envie,
Et quel droit vous permet d'affermir vos projets 1335
Du sang de ses sujets ?
La terre qu'il a suspendue,
A-t-elle dans son étendue,
Des corps que votre voix puisse faire mouvoir ?
Et vous qui ne sauriez en toute la nature, 1340
Produire un seul atome avec votre pouvoir,
Vous défaites sa créature,
Tous les jours à ses yeux vous brisez inhumains
L'ouvrage de ses mains.
Mais le sang qui se mêle aux larmes 1345
De ceux qui tombent sous tes armes
Pousse leurs justes cris jusqu'à son tribunal,
Ses sujets oppressés réclament sa justice,
Et leur plainte va faire ouvrir son arsenal
Pour en tirer un tel supplice, 1350
Que tu seras contraint d'avouer en ce lieu
Que lui seul est ton Dieu.

UDIOCLÉTIAN

Et mon juste courroux te fera reconnaître
Que je suis malgré lui ton Seigneur, et ton Maître :
Dépêchez, Aquillin, qu'on l'ôte promptement, 1355
Et qu'on l'aille égorger aux yeux de son amant.

ACTE V

SCÈNE I

Anthenor, Luciane, Aristide.

ANTHENOR

Si proche d'ajouter à tant de récompenses,
L'effet de vos désirs, et de vos espérances,
Dans un si haut degré de gloire et de faveur
Qui vous rend Aristide aujourd'hui si rêveur ? 1360
Quel soudain changement abat votre courage ?
Vous regardez les Cieux, vous changez de visage,
Vous soupirez,

ARISTIDE

Hélas !

ANTHENOR

À quelle occasion, 1365
Pouvez vous témoigner tant d'altération,
Le destin qui vous fut autrefois si contraire,
N'a pour vous désormais ni haine, ni colère,
Et la bonté des Dieux vous l'a rendu si doux,
Que vos prospérités produisent des jaloux. 1370

Que vous manque-t-il plus pour un bonheur extrême ?
L'empereur vous chérit, Luciane vous aime,
Et ce divin objet de vos affections
Répond avec ardeur à vos intentions :
Qui peut donc vous causer cette humeur importune, 1375
Et qui convient si mal avec votre fortune ?
Cher Aristide au moins tirez-nous de souci,
Obligez Anthenor, et Luciane aussi.

ARISTIDE

Ha ! que cette demande est ridicule et vaine !
Pouvez-vous ignorer le sujet de ma peine ? 1380
Les traits qui m'ont blessé ne vous touchent-ils pas ?
Votre Compagne, ô Dieux ! est proche du trépas,
Et celui qui pour vous avait tantôt des charmes
L'accompagne à la mort, et vos yeux sont sans larmes.
Ô ciel, qu'un faible effort change notre destin 1385
S'il ne peut être ferme et constant un matin !
Quoi donc, brave Genest, et rare Pamphilie,
On vous laisse mourir, de plus on vous oublie !
Et par des lâchetés que je ne puis souffrir
On censure mes pleurs quand je vous vois périr, 1390
Même on veut que mon front témoigne de la joie.
Mais que plutôt le Ciel à vos yeux me foudroie,
Et perce de ses traits cet insensible coeur
Qu'on m'impute jamais une telle rigueur.
Non, non, ce coeur est grand, mais il n'est point barbare, 1395
Et le sort des objets de qui l'on nous sépare
Est trop infortuné pour ne pas arracher
Des regrets qu'ils pourraient attendre d'un rocher.

LUCIANE

Certes ces sentiments ont beaucoup de tendresse,

Et si je ne me trompe encore plus d'adresse, 1400
 Puis qu'ils savent si bien déguiser en ce jour
 D'un masque de pitié ta feinte, et ton amour.
 Mais c'est en vain ingrat que ton âme insensée
 Présume me cacher le trait qui l'a blessée,
 Ton altération ne me fait que trop voir 1405
 La cause de ta flamme et de ton désespoir,
 Quand par des coups si grands un coeur se sent atteindre
 Il est bien malaisé de souffrir et de feindre,
 La langue quelquefois peut bien dissimuler,
 Mais quand elle se tait, les yeux savent parler, 1410
 Et le coeur trop pressé des ardeurs de sa flamme
 Montre par ses soupirs les blessures de l'âme.

ARISTIDE

C'est ainsi qu'autrefois n'osant vous déclarer
 L'ardeur qui me faisait sans cesse soupirer,
 Mes yeux et mes transports vous firent reconnaître 1415
 Bien mieux que mes discours que vous l'avez fait naître.

LUCIANE

C'est ainsi qu'autrefois tes feintes passions
 Trompaient mon innocence, et mes affections :
 C'est ainsi qu'autrefois Luciane abusée,
 N'était à ton esprit qu'un objet de risée, 1420
 Cependant que ton coeur autre part arrêté,
 Brûlait secrètement pour une autre beauté :
 Mais enfin aujourd'hui ma raison mieux réglée
 Déchire le bandeau qui m'avait aveuglée,
 Et s'il me reste encor quelque feu dans le sein, 1425
 J'en conserve l'ardeur pour un autre dessein.
 Aime, aime déloyal, aime ta Pamphilie,
 Suis même après sa mort la chaîne qui te lie,

Et si ta lâcheté n'empêche un coup si beau,
Va, malheureux amant la rejoindre au tombeau :
Va, que diffères-tu ? Ne crois plus me surprendre.

1430

ARISTIDE

Ha ! Madame, écoutez.

LUCIANE

Je ne te puis entendre.
Je n'ai que trop ouï ce langage trompeur
Qui m'avait ci-devant mis l'amour dans le coeur,
Et qui par les effets d'un trop visible outrage
Y produit à présent le dépit et la rage.
Mais suis-moi, déloyal, tu verras mon projet,
Tu n'as jusques ici regretté qu'un objet,
Tu pourras bien encore en regretter un autre,
Tu sais le sort de l'un, viens apprendre le nôtre,
Et si comme tu dis ton coeur est généreux
Viens par un noble effort les imiter tous deux,
Adieu.

1435

1440

SCÈNE II

Aristide, Anthenor.

ARISTIDE

De quelle foudre est mon âme frappée,
Quoi donc pour une plainte à ma bouche échappée,
Et quelques sentiments d'une juste pitié
Qu'exigeait de mon coeur une longue amitié,
Luciane, bons Dieux, me traite de perfide ?

1445

Attendez, belle ingrate, attendez Aristide, 1450
 Et son coeur arraché que vous blâmez à tort
 Vous fera voir au moins mon amour par ma mort.
 Mais je l'appelle en vain, allons, allons la suivre,
 Et la désabusons, ou bien cessons de vivre.
 Allons. 1455

ANTHENOR

Ha ! Modérez ce transport qui vous nuit,
 Laissez, laissez passer ce torrent qui s'enfuit :
 Son orgueil s'enflerait par votre résistance,
 Et porterait son cours à plus de violence :
 Souffrez que sa fureur se puisse reposer, 1460
 Vous verrez ces grands flots d'eux-mêmes s'apaiser,
 Et faire succéder à ce fâcheux orage
 Un calme dont l'effet vous plaira davantage
 Provenant d'un esprit vaincu par la raison
 Que par mille transports produits hors de saison. 1465

ARISTIDE

Ha ! Tu ne connais pas combien cette inhumaine
 A l'humeur orgueilleuse, insensible et hautaine,
 On ne la dompte pas ainsi facilement ;
 Ce mépris servirait à son ressentiment,
 Et lui ferait sans doute un certain témoignage 1470
 De tout ce qu'elle croit à mon désavantage.
 Allons donc, aussi bien avec cette fureur,
 Ne veux-je point paraître aux yeux de l'Empereur,
 Le voilà, passons vite.

ANTHENOR

Allons. 1475

SCÈNE III

Dioclétian, Rutile, et suite.

UDIOCLÉTIAN

Enfin, Rutile,
Les tourments n'ont produit qu'un effet inutile,
Et ce désespéré souffre sans murmurer
Tout ce que sans mourir on saurait endurer ?

RUTILE

Oui, César, il endure et brave les supplices. 1480
On dirait que son coeur y trouve des délices,
Et qu'alors que son sang coule de tous côtés
Il nage dans un bain parmi des voluptés.
Il n'est point de tourment qu'on n'ait mis en usage,
Il les a tous soufferts sans changer de visage, 1485
Et la flamme et le fer qui l'ont su déchirer,
N'ont pas pu seulement le faire soupirer.
Son courage s'augmente, et s'accroît par les gênes,
Les bourreaux plus que lui sont touchez de ses peines,
Et tandis que chacun plaint ou pleure son sort, 1490
Lui seul voit sans trembler l'appareil de sa mort.

UDIOCLÉTIAN

Sans doute il s'est muni de la force des charmes :
Mais qu'a fait Pamphilie en ses tristes alarmes ?

RUTILE

Te le pourrai-je dire, et pourras-tu l'ouïr ?
Il faut ou te déplaire, ou te désobéir : 1495
Et je crains, ô César, que mon obéissance

Ne soit contrainte ici de commettre une offense,
 Si ma bouche te fait le récit ennuyeux
 D'un spectacle où j'ai peine à bien croire mes yeux.
 Pourtant puis qu'il te plaît, écoute une aventure 1500
 Inouïe et nouvelle à toute la nature.
 Suivant l'ordre et l'arrêt par toi-même donnés,
 Déjà nos criminels au supplice menés,
 Et suivis des bourreaux et de la populace,
 Étaient l'un devant l'autre exposés sur la place, 1505
 Quand Genest détournant ses yeux de toutes parts,
 A dessus Pamphilie arrêté ses regards,
 Qui sans être troublée, et sans paraître émue,
 A mutuellement sur lui jeté la vue :
 Ces muets truchements des esprits plus adroits, 1510
 Ayant fait quelque temps l'office de leur voix,
 Ont fait trêve à la fin et permis à leur langue,
 De proférer tout haut cette triste harangue.
 Vois, a dit Pamphilie, ô merveilleux vainqueur,
 Vois, ô mon cher Amant, si je manque de coeur, 1515
 Si proche du trépas regarde si je tremble.
 Non, non, je ne crains rien, mourons, mourons ensemble,
 Et puis qu'un saint hymen nous doit joindre là haut,
 Que notre sang versé sur ce cher échafaud
 En signe les accords, et soit le premier gage 1520
 Que nous aurons donné de notre mariage.
 Ces fers nous tiendront lieu de bijoux précieux,
 Ce funèbre appareil de lit délicieux,
 Les bourreaux d'officiers, et toute l'assistance
 De pompe, d'ornement, et de magnificence. 1525
 À ces mots son amant d'un visage serein
 A réparti des yeux, et lui tendant la main
 A fait connaître assez qu'il avait agréable
 De ce superbe objet la constance admirable :
 Enfin étant tous deux en état de souffrir 1530

On les voit à l'envi l'un et l'autre s'offrir,
Et comme en un combat plein d'honneur et de gloire
Se disputer tous deux cette triste victoire
Dont le sanglant effet étonne les esprits,
Et de qui le trépas est la fin et le prix. 1535
D'abord pour effrayer cette jeune arrogante,
L'exécuteur en main prend une torche ardente,
Et sur Genest enfin commençant ses efforts
Fait agir sans pitié la flamme sur son corps,
Le feu court, et produit un effet pitoyable ; 1540
Il touche tout le monde hormis ce misérable,
Qui d'une vive ardeur à demi consumé
Semble au lieu d'en mourir en paraître animé.
Nous restons tous confus, le bourreau perd courage.

DIACLÉTIAN

Et je crève en mon coeur de dépit et de rage 1545
Que de mes propres mains ne le puis-je étouffer.

RUTILE

Alors après la flamme on a recours au fer,
À coup d'ongles d'acier un Soldat le déchire,
Le sang jaillit à flots sur celui qui le tire :
Mais la même couleur dont chaque objet rougit 1550
Sur le peuple étonné différemment agit.
Quelques-uns de pitié sentent leur âme atteinte,
Les autres sont touchés ou d'horreur, ou de crainte,
Et parmi tant de gens interdits à ce point,
Le coupable est le seul qui ne s'en émeut point. 1555
Voyant de ce côté nos ordonnances vaines,
Nous exposons l'ingrat à de nouvelles peines,
Et pour le tourmenter avec plus de rigueur
Nous cherchons par ses yeux le chemin de son coeur.

Mais inutilement nous tentons cette voie, 1560
 Comme lui Pamphilie en tressaille de joie,
 Et voyant approcher les bourreaux sans horreur
 Tâche par ses discours d'exciter leur fureur.
 On dirait que d'abord cette beauté les charme,
 Que malgré leur rigueur sa grâce les désarme, 1565
 Et que ce fier orgueil qu'on voit en son aspect
 Loin de les irriter leur donne du respect.
 Toutefois leur devoir ou ma voix les anime,
 Et de leur déité faisant une victime,
 L'un d'eux hausse le bras, et d'un soudain effort 1570
 Achève en un moment et sa vie et son sort.
 Genest s'impatiente, et brûle de la suivre,
 Il dit que de ses maux le plus grand est de vivre,
 Et je crois, ô César, qu'il n'en faut pas douter :
 Mais d'ailleurs s'il ne meurt il est à redouter ; 1575
 Et je crains que le peuple ému de sa constance
 Ne se porte à la fin à quelque violence,
 Voilà l'occasion qui me ramène ici.

ADIOCLÉTIAN

Retourne, et sur le champ qu'on l'expédie aussi,
 Délivre promptement Rome de cette peste 1580
 Avant qu'à nos États elle soit plus funeste.
 Va.

RUTILE

J'obéis, Seigneur.

SCÈNE IV

Dioclétian, et suite.

UDIOCLÉTIAN

Quoi donc ces enragés
Aiment mieux être ensemble en public égorgés, 1585
Que d'adorer nos Dieux, que d'implorer ma grâce,
Et parmi les douceurs d'une heureuse bonace
Vivre dans les plaisirs, les honneurs, et les biens ?
Ha ! Dieux, quelle fureur agite les Chrétiens ?
Ils répandent leur sang, ils prodiguent leur vie, 1590
Et dès qu'un faux espoir a charmé ces impies
Il n'est point de supplice, il n'est point de tourment
Qui les puisse tirer de leur aveuglement.
Si faut-il toutefois ou dompter leur audace,
Ou jusques au dernier en éteindre la race. 1595
Mais que veut Aquillin ? Il paraît tout ému.

SCÈNE V

Dioclétian, Aquillin, et suite.

AQUILLIN

César, je suis confus après ce que j'ai vu.

UDIOCLÉTIAN

Qu'est-ce donc ? Parle tôt, qu'est-ce que tu consultes ?
Les Chrétiens ont-ils fait naître quelques tumultes ?
Quelques séditieux se sont-ils révoltés 1600
Au mépris de mon ordre et de mes volontés ?
Parle, ne me tiens pas plus longtemps en balance.

AQUILLIN

Non, Seigneur, tout le peuple aime ou craint ta puissance,
Et la peur du trépas, ou le respect des Dieux,
Tiendra dans le devoir les plus audacieux.
Aussi n'est-ce pas là le sujet qui me trouble,
Mais un triste accident.

1605

DIACLÉTIAN

Quel ? Ma crainte redouble.
Je tremble en même temps, et brûle de savoir
Quels étranges malheurs te peuvent émouvoir.

1610

AQUILLIN

Rends le calme à tes sens, et bannis cette crainte
Dont ici sans sujet ta belle âme est atteinte :
Ce que j'ai vu, César, me touche au dernier point,
Mais ce triste accident ne te regarde point,
Si la compassion peut-être ne t'engage
À plaindre comme moi ceux qu'un excès de rage
Dans le Tibre à mes yeux vient de faire périr,
Sans que jamais aucun les ait pu secourir.
Après avoir conduit Pamphilie à la place
Où son trépas devait expier son audace,
Je retournais ici quand j'ai vu devant moi
Un spectacle d'horreur, de tendresse et d'effroi.
De quelque déplaisir Luciane blessée
S'est du plus haut du pont dans le Tibre élancée,
Où son corps quelque temps roulant au gré des flots,
A fait quoique tout mort naître d'autres complots,
Aristide voyant par un malheur extrême,
Périr ce qu'il aimait à l'égal de lui-même,
Veut suivre son destin, et par un même effort,

1615

1620

1625

Cherche dessous les eaux une pareille mort. 1630
Anthenor qui prévoit un projet si funeste,
Oppose à sa fureur la vigueur qui lui reste,
Mais comme elle est plus forte en un corps furieux,
Le désespoir d'un seul les emporte tous deux,
Attachés l'un à l'autre ils tombent sous les ondes, 1635
Leur chute fait ouvrir leurs entrailles profondes,
Qui les ayant trois fois et rendus et repris,
Pour jamais à la fin étouffent leurs esprits,
Voilà ce que j'ai vu, juge s'il est possible
De voir un tel malheur et paraître insensible, 1640
Non, César, et quiconque a du coeur et des yeux,
Ne voit point sans pitié ces coups prodigieux.

UDIOCLÉTIAN

Je l'avoue avec toi, cette étrange aventure
Aurait été sensible à l'âme la plus dure,
Et le coeur d'un barbare en cette occasion, 1645
Eût eu tes sentiments, et ta compassion,
Mais oublie, Aquillin, une pitié si tendre,
Dont pour quelques sujets tu n'as pu te défendre,
Et réserve ta voix, tes soupirs, et tes pleurs,
À plaindre désormais l'excès de mes malheurs, 1650
Oui, oui garde à mon sort ta pitié toute entière,
Elle ne peut avoir de plus ample matière.
Puis que ceux que le ciel voit d'un oeil rigoureux
Peuvent au prix de moi se réputer heureux.
Oui, malgré mes grandeurs et les pompes de Rome, 1655
Je connais, Aquillin, enfin que je suis homme,
Mais homme abandonné, mais un homme odieux,
Mais un homme l'horreur des hommes et des Dieux.

AQUILLIN

Que dites vous, Seigneur, quelle douleur si forte
 Peut si soudainement vous troubler de la sorte ? 1660
 Tout vous craint, tout fléchit, tout révère vos lois,
 Et seul vous commandez à la Reine des rois,
 Chassez donc la frayeur dont votre âme est atteinte,
 Le trône est un asile où ne va pas la crainte,
 Tout le monde sur vous ayant les yeux ouverts 1665
 Vous ne sauriez périr qu'avec tout l'univers.

UDIOCLÉTIAN

Ha ! que pour me guérir du mal qui me possède
 Un langage flatteur est un faible remède,
 Et que pour m'arracher aux douleurs que je sens
 Les soins de mes sujets sont des soins impuissants. 1670
 En vain je porte un sceptre, en vain une couronne,
 En vain un monde entier me suit et m'environne,
 En vain je suis Monarque, et Monarque vainqueur,
 Si tous mes ennemis sont déjà dans mon coeur,
 Si je sens en mon âme une guerre cruelle, 1675
 Si je me suis moi-même à moi-même rebelle,
 Et si partout enfin je traîne avecque moi
 L'horreur, le désespoir, le remords et l'effroi,
 Tout me paraît fatal, tout me semble funeste,
 Le jour troublé d'éclairs, l'air infecté de peste, 1680
 Le ciel rouge de feux, et la terre de sang,
 Le Soleil sans lumière et sorti de son rang.
 Ô Dieux ! Ne vois-tu pas ces fantômes terribles
 Qui font autour de moi des hurlements horribles ?
 Entends-tu comme moi ces longs gémissements 1685
 Dont les tristes accents troublent mes sentiments ?
 Ô rage, ô désespoir, ô douleur qui me tue !

Mais quel astre nouveau brille dans cette nue ?
Quelle divinité plus belle que le jour
Daigne encore éclairer ce funeste séjour ? 1690
Ha ! Ma douleur s'appaise et ma frayeur s'oublie,
Au ciel je vois Genest avecque Pamphilie,
De mille beaux objets tous deux environnés,
Tous deux la palme en main, et tous deux couronnés.
Chères ombres, pardon, et du ciel où vous êtes 1695
Calmez de mon esprit les horribles tempêtes,
Je fus en votre endroit cruel, et furieux ;
Mais je vous vais ranger au nombre de nos dieux.
Je vais vous élever d'illustres mausolées
Qui toucheront du faite aux voûtes étoilées, 1700
Et serviront de marque aux siècles à venir,
Et de votre innocence, et de mon repentir.
Mais, hélas ! tout à coup ces clartés disparaissent,
Mon désespoir revient, et mes craintes renaissent :
Ô Dieux, injustes Dieux, qui voyez mes ennuis, 1705
Qui voyez mes tourments, et l'horreur où je suis,
Modérez, inhumains, les douleurs que j'endure,
J'ai vengé vos autels, j'ai vengé votre injure,
Et si vous ne voulez qu'on vous croie impuissants
Vous devez apaiser les tourments que je sens. 1710
Mais s'il faut, Dieux ingrats, enfin que je périsse,
Achevez vos rigueurs, et hâtez mon supplice.